

## « Quelles routines met-on à jour ? »

### Réponse de l'usager en philosophe à la question d'un boss hospitalier

*Quant à l'insuffisance de la psychologie [...], elle résulte d'une contradiction évidente entre la prétention à l'universel et l'évidente subjectivité de l'expérience ; car par la psychologie je sais tout esprit [ou tout psychisme, au moins dans cette citation tronquée] et tout autre moi ; mais par elle je ne sais que moi. Dans le fait l'esprit existe autrement, et s'instruit autrement. Il ne se connaît pas en soi et ne se fait pas libre en soi ; il se connaît par ses œuvres, et il est libre par ses œuvres. Dans le fait la psychologie suppose la culture humaine, l'expérience humaine, le commerce, le droit, la cité, aussi la poésie et la religion. Son vrai nom est philosophie.*

Alain, *Hegel in Les Passions et la Sagesse*, Gallimard, 1960 (2002), Pléiade, p. 1039.

La demande pressante du directeur d'hôpital, sous entendue dans sa question de savoir quelles routines devaient être mises à jour, doit tout d'abord être replacée dans son contexte, à savoir la première réunion (en visioconférence) du Comité de pilotage (ou COPIL) ayant trait à la création et au suivi d'une charte des accueils en milieu hospitalier. Outre des représentants de différents secteurs d'activité, y étaient conviés, via le Lab-ah (Laboratoire de l'accueil et de l'hospitalité) des usagers ou « personnes concernées ». Mais par quoi ? Par la maladie ou ce sujet de l'accueil à l'hôpital ? La difficulté à nous nommer, à éviter les mots « patient », « malade » et encore moins « fou » avait fait ressortir cette expression extraite d'un questionnaire de satisfaction. L'état dans lequel je me trouvais, après une nuit blanche à lire *Les propos sur la peinture du moine Citrouille-amère*<sup>1</sup>, m'avait fait, moi, usager ou « personne concernée », relever toute l'ambiguïté en cette occasion de cette dernière expression.

---

<sup>1</sup> Pierre Ryckmans, *Traduction et commentaire du traité de Shitao : Les Propos sur la peinture du moine Citrouille-amère*, Hermann, 2003.

Qu'il soit dit ici que l'état d'excitation intellectuelle, qui m'a fait percevoir cette visioconférence comme une série télévisée, disons *Demain nous appartient*, loin de le considérer comme une faiblesse, je vais m'en prévaloir ! Je n'ai pas déliré onze fois, à ce jour, pour penser comme tout le monde. En l'occurrence, je me savais approcher d'un état maniaque, par lequel je pénètre dans une zone où j'assiste à quantités de rapprochements. Passée la borne ceux-ci deviennent indus, mais en deçà d'une certaine limite, cette part de folie devient compétence à développer à travers laquelle une réalité est approchée de manière globale et plus précisément « syncrétique ». Qu'est-ce à dire ? Comme l'explique le psychanalyste et poéticien (avant l'heure) Anton Ehrenzweig<sup>2</sup> : « Les enfants peuvent bien écouter avec passion un conte dont le sens leur échappe en grande partie. [...] Ils survolent en "sauts de puces" de longs passages qui échappent à leur compréhension et se fixent sur les quelques points qui leur parlent. » Autrement dit, ils savent « saisir une structure globale plutôt que d'en analyser les éléments particuliers ». Cette « aptitude » doit être « préservée » pour se déprendre d'une trop grande spécialisation.<sup>3</sup>

Je ne crois pas trop forcer le sens du texte du peintre Shitao, dit Citrouille-amère, en affirmant que son absence de règles qui engendre la Règle embrassant toutes les règles procède d'une vision globale et créative parce que souverainement inattentive à ce qui ne nous parle pas, chère à Ehrenzweig. La question se règle en ce qui me concerne sur un sens vieilli de « routine », assurément pas celui du boss dans sa demande de les à mettre à jour. Ce sens oublié de routine, « connaissance, habileté acquise par l'expérience, la pratique plus que par l'enseignement ou l'étude » est par exemple attesté chez Montaigne : « Me voici devenu grammairien, moi qui n'appris jamais langue que par routine... »<sup>4</sup>. Et je ne peux m'empêcher de songer ici au savoir expérientiel de la folie, celui du patient, contraint de s'inventer comme l'on dit ou disait « de routine », à savoir « naturellement, spontanément, sans volonté arrêtée ». Pour découvrir, en l'occurrence, tout l'intérêt qu'il y a à pouvoir se servir des effets excitants d'une nuit d'insomnie pour recréer un ensemble sans savoir préalable de la question, par rapport à des spécialistes d'un sujet et responsables de services.

---

<sup>2</sup> Anton Ehrenzweig (1908-1966), psychanalyste et intervenant dans des écoles d'art a dévolu tout son travail à l'étude du processus créatif. (cf. [https://en.wikipedia.org/wiki/Anton\\_Ehrenzweig](https://en.wikipedia.org/wiki/Anton_Ehrenzweig)). J'emprunte le terme de « poétique » au peintre et philosophe René Passeron (1920-2017), auteur notamment de *Pour une philosophie de la création*, Paris, Klincksieck, 1989. Avec ce terme, cet auteur s'inscrivait à la suite de Valéry réfléchissant sur le processus créateur d'une œuvre d'art.

<sup>3</sup> Anton Ehrenzweig, *L'Ordre caché de l'art*, Gallimard, 1974, p. 27-28. Coll. Tel.

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française informatisé*. <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/routine>. Ex. Montaigne, *Les Essais* I. XLVIII, « Des destries » (*incipit*). « Me voicy devenu grammairien, moy qui n'appriens jamais langue que par routine, et qui ne sçais encore que c'est d'adjectif, conjunctif et d'ablatif. »

## I

Lors de cette réunion en visioconférence, sur l'accueil des usagers suivie comme une série télé, procéder par sauts de puce a consisté à réduire les interventions des professionnels à leur jargon. Cette nouveauté m'attirait. Le reste m'échappait. L'équipe du Lab-ah m'avait bien sûr préparé à cette « visio », puisqu'elle découlait d'un premier temps de travail, où, nous usagers, avons parlé avec elle et les architectes recrutés, de nos expériences et souhaits quant à l'accueil en milieu hospitalier. Mais jamais je n'aurais pu m'imaginer toute l'ampleur de ce projet avant de voir dialoguer en direct le boss et tout un ensemble de petites mains devant le mettre en œuvre : le Lab-ah, les architectes, des médecins, des administratifs, etc. Et si je me permets d'appeler le *big cheese* (quelqu'un d'important en anglo-américain) du nom de boss, c'est bien parce que ma première surprise de béotien ou Hulot de service a été de voir combien ces professionnels venus de tous horizons se comprenaient entre eux grâce à l'emploi d'un langage à l'américaine : *slide*, *guidelines*, *teasing* en particulier dans l'admirable réplique : « Faut pas me faire du *teasing* ! », « *Save the date* », etc. Entre le directeur, assez jeune, et ses administrés, le tutoiement semblait de rigueur, effet probable d'un management à l'américaine. Les abréviations comme « en addicto » ou « pôle archi » n'ont pas gêné ma compréhension. Comme les imperfections techniques de cette visio, toutes ces apocopes créaient un effet de réel. Et cette réalité, je l'ai trouvée dans les mots de métier : « diminuer la boucle des informations », « créer de l'identité », « formation et développement des compétences des agents d'accueil », « utilisateur » au lieu d'utilisateur (c'était la première fois que j'entendais ce terme), « routine » bien sûr, pour ce qui concerne l'administration ; à laquelle répondaient les architectes avec « prototypage », « désaturer des panneaux d'information trop saturés », le joli « couleur en mineur », ou « créer un air de famille », entre tous les sites concernés bien sûr.

Je m'arrête à cette expression d'« air de famille », car elle entre en résonance avec la volonté directoriale de créer une identité pour la récente fusion d'hôpitaux psychiatriques parisiens qu'il dirige et identifiée par un nouveau sigle, qui même déployé crée l'exploit de continuer de ne parler à personne, GHU : Groupe Hospitalier Universitaire. Spécialisés en quelque chose ? Où ? Avec vocation à indéfiniment s'accroître ?<sup>5</sup> J'espère qu'un jour on nous

---

<sup>5</sup> À vrai dire la lecture du *Projet d'Établissement 2021-2025* (DCCOM GJ Nov. 2021) m'a par la suite appris que le nom complet de la nouvelle entité se décline ainsi : « GHU Paris Psychiatrie & Neurosciences ». « L'esperluette utilisée vise à souligner le caractère singulier de l'organisation du GHU Paris... » (p. 64) Mais la coquetterie du signe typographique ne peut rien contre le fait que tout le monde dise GHU, passant par là même sous silence l'éminence des neurosciences dans cette « **alliance historique et innovante entre psychiatrie et neurosciences...** » (p. 22, en gras), par rapport aux sciences-humaines. Car si la phrase continue en caractères normaux : « ...tout en accordant une place éminente aux sciences humaines. » (p. 22, suite.), l'impression demeure

repassera l'épisode de cette trouvaille. Quoi qu'il en soit, il apparaissait assez clair que la normalisation d'une entité créée de toutes pièces était en marche.<sup>6</sup> La demande pressante du boss de mettre à jour des routines trouve enfin son sens.

Assurément « routine », n'a pas non plus ici le sens habituel et assez péjoratif d'« habitude de penser ou d'agir selon des schémas invariables, en repoussant à priori toute idée de nouveauté et de progrès ». C'est même tout le contraire. Mais pour dire ce que je percevais confusément en mon état maniaque, j'ai dû regarder dans le dictionnaire pour trouver ce troisième sens emprunté au jargon des informaticiens : « Tout ou partie d'un programme ayant un emploi général ou répété », ex. « Le calculateur effectue la division à l'aide de soustractions répétées selon la routine. » Quant à l'expression « mettre à jour », elle ne pouvait signifier dans ce contexte, comme chez les philosophes « dévoiler », mais bien plutôt « actualiser », au sens où l'on actualise ou rafraîchit un site Internet. Monsieur le directeur oublie le temps long de l'histoire de Sainte-Anne pour s'inscrire dans le temps court de la modernisation du service public.<sup>7</sup> Je ne suis pas un esprit routinier et hostile à tout changement, mais je sais aussi ce que les politiques entendent par modernisation de la France ou de l'économie. À l'américaine ! Toujours !

Aussi, je m'inquiète quand les archis parlent d'air de famille en une acception flattant le désir identitaire directorial. Car mettre en avant des ressemblances entre les différents pôles ou sites du GHU, s'oppose à l'esprit d'un Wittgenstein, chez qui cette expression usuelle est d'abord à prendre au sens de ressemblances dont on ne parvient pas à établir l'élément qui crée la ressemblance. Il elle a *quelque chose* de son père, de sa cousine, etc., et ce potentiellement par des caractéristiques aussi différentes que des traits physiques, une

---

que ces dernières sont dorénavant le parent pauvre, acceptées pourvues qu'elles soient inféodées aux neurosciences (ce qu'elles font d'ailleurs très bien depuis quelques années !), et ici à ce « modèle unique d'alliance psychiatrie-neurosciences » (p. 22, sous-titre du paragraphe, avec *trait d'union* remplaçant l'« esperluette »). Que penser par exemple des « collaborations entre **psychologues et neuropsychologues** des deux disciplines » à mettre en œuvre ? (p. 65) Qui dans les faits devra le plus accueillir les prérequis de l'autre ? De toute façon « éminent » impliquait une idée de supériorité, par définition non partageable, qui, dans la comparaison des deux sciences revient manifestement aux neurosciences, malgré cette « place éminente » mais en vérité secondaire, accordée en passant et à contre-sens, aux sciences humaines comme un prix de consolation, par la « *Task Force* » (p. 83), chargée de la rédaction de ce document.

<sup>6</sup> « À terme, ces lignes directrices inspireront toute rénovation d'un lieu, dans un esprit d'harmonisation et de référence commune » (*Ibid.*, p. 61, « Travailler les notions d'orientation, de signalétique... »)

<sup>7</sup> Cette « **digitalisation** qui irrigue désormais les modes de vie » (*Projet... op.cit.*, p. 58) et que « beaucoup » de « patients » attendraient, avec la « **dématérialisation** des processus administratifs... généralisée d'ici 3 à 5 ans » (*Ibid.*), me semble surtout être une réponse aux exigences de Bercy non mentionnées. Toute l'expérience prouve – j'aurais comme « beaucoup » d'usagers des services publics des anecdotes à raconter – que rester « vigilant sur la question de la facture numérique » (*Ibid.*) passe après la volonté de faire des économies, quel qu'en soit le coup en termes d'une déshumanisation du service public. Je me méfie donc de cette promotion d'une « culture managériale » (*Ibid.*) tout comme de ces « services supports porteurs d'une ingénierie au service de l'excellence ». (*Ibid.*)

démarche, un tempérament, etc., etc. Il y a bien une comparaison possible entre les membres d'une même famille, mais il serait absurde de dire d'une personne qu'elle est le portrait craché de sa famille.

Le philosophe s'appuie sur l'exemple de la famille des jeux. Il en ressort que nul ne peut définir le jeu à l'aide d'un concept général. Essayez ! Vous verrez<sup>8</sup>. Il se trouvera toujours un exemple pour vous détromper. Seul donc le passage en revue d'un nombre indéterminé d'entre eux avec l'établissement, grâce à cet aperçu d'ensemble, d'une série d'affinités permettra de se faire du jeu « un concept aux contours flous »<sup>9</sup>, mais néanmoins opératoire. L'idée, absente, de la famille. À l'opposé de l'idéal de catégories administratives bien définies, qui, dans l'usage, se révèlent plus complexes. Ainsi le boss semblait-il prêt d'accorder une vision syncrétique aux agents d'accueils – et seulement eux ? – par la vue d'ensemble qu'ils ont sur la marche d'un service grâce au tri et orientation des visiteurs et courriels réceptionnés et reçus. Le balayage routinier de ce va-et-vient permanent d'informations et de personnes finit par leur valoir une compétence transversale.

Si Wittgenstein se préoccupait des jeux, c'est aussi parce qu'ils comportent toujours une part d'indécidabilité dans l'application de leurs règles. Aucune règle d'un jeu, quel qu'il soit, ne peut ainsi envisager toutes les possibilités de son application. Il restera toujours une part d'inventivité du joueur, qui permettra, pour le dire comme Citrouille-amère, au joueur génial d'engendrer la Règle embrassant toutes les règles. Je songe à ce que fut l'invention de Dick Fosbury en saut en hauteur, ou à de nouvelles stratégies et tactiques au jeu d'échec ou au football. Hors ces inventions géniales, ce n'est de toute façon jamais la même partie qui se joue, d'où le fait que ces règles se décident en leur application rendant difficile le travail de définition. Des élèves de maternelle jouent-ils encore au football, lorsqu'ils tapent sur un carré de mousse en guise de ballon ?<sup>10</sup>

Dans toute activité, la survenue d'une situation imprévue est toujours possible. Nous sommes alors obligés de modifier nos habitudes afin d'apporter une réponse adaptée à ce que nous n'avions pas vu venir. Cette prise de décision ne va pas sans prise en compte en sa globalité du cas qui se pose. Ainsi, dans le monde du travail, toute fiche de poste, toute mission,

---

<sup>8</sup> « ... s'il s'agit d'un jeu, le jeu obéit à des règles ; et comme tout jeu il n'engage que le joueur, et non pas l'homme entier. En somme ce n'est pas "sérieux" ». (Hélène Cixous, *L'Exil de James Joyce ou l'art du remplacement*, Grasset, 1968, p. 376.) Voire. Et la roulette russe ou le jeu du foulard dans les cours d'école ? Le premier s'apparentant par un autre de ses traits aux jeux de hasard, et le second plutôt aux jeux d'adresse.

<sup>9</sup> Ludwig Wittgenstein, *Recherches logiques*, Gallimard, 2004, coll. Tel, p. 66 § 71.

<sup>10</sup> Je songe aussi à cette récente « extension » au Monopoly classique, qu'est le « Monopoly des inégalités » par la distribution d'une « carte Personnage » (Femme, Homme, Noir, Blanc, Handicapé...) tirée au hasard, laquelle rendra inégaux les joueurs devant l'application des règles du jeu, qui pour le reste demeurent les mêmes pour tous. Cf. « Monopoly solidaire » in *Télérama* n° 3761 du 09/02/22.

est-elle susceptible d'être interprétée. En témoigne la réduction par le Lab-ah, du projet de « la charte des accueils et des environnements » à son premier item, amplement suffisant, après réflexion, de l'aveu même de celles chargées de le « piloter ». Et si j'ai pu croire que l'expression « air de famille » a été employée un peu à la légère par les archis, je suis en revanche certain, au vu des échanges de la première série de notre travail sur les espaces d'accueil, que nous nous retrouvons tous sur l'importance du travail des agents d'accueil et autres ayant à recevoir avec tact des usagers aux profils et demandes dissemblables. Pourra favoriser ou non le degré d'autonomie de tous ces professionnels, et en définitive leur liberté, la part plus ou moins grande laissée aux protocoles, routines, et normes divers. Ou diverses ? Choisissez ici la règle de l'orthographe selon que vous optiez ou non pour sa féminisation !

## II

M'opposer au boss et au mouvement des choses n'est pas mon unique propos. Je vais même proposer une routine à mettre à jour, dans le contexte d'une participation des usagers à la vie de l'établissement, elle aussi au goût du jour, et portée par l'administration. Je crains juste quelques liaisons dangereuses entre l'*empowerment* et la nouvelle gouvernance<sup>11</sup>. Mais je

---

<sup>11</sup> Que penser par exemple de cette injonction à mettre en œuvre par le *Projet d'Établissement* : « De même que l'utilisateur partie prenante, doit être acteur de sa prise en charge... » ? (*Op. cit.*, p. 72, je souligne.) Je n'ai rien contre l'« autonomisation » (traduction québécoise d'« *empowerment* » – le mot, en anglais bien sûr, apparaît au moins deux fois dans ce document, (p.25 et 47) – des usagers par rapport aux médecins, mais je constate qu'elle jure un peu avec un impératif à entendre de manière absolue, à moins que l'ordre ne s'adresse aux professionnels chargés de le mettre en place... La suite de la phrase est, elle, une *invitation* pour le personnel de participer à la vie de l'établissement : « ...le GHU Paris *souhaite* permettre à chaque professionnel de jouer un rôle... » (*Ibid.*). Qu'ils aient le temps de s'empouvoier ainsi est une autre affaire ! Je note surtout que ce qui est devoir pour les uns devient souhait pour les autres, en cela plus en accord avec le sens strict d'« autonomisation », qui veut dire se donner sa propre loi, s'inventer sa vie. De plus, à l'origine, « *empowerment* » ou « autonomisation », « émancipation », « capacitation », permettait « à un groupe d'augmenter sa qualité de vie en prenant conscience de son pouvoir d'action collective et d'émancipation par rapport au dominant, en se rendant compte de l'oppression intériorisée. »<sup>1</sup> Que penser de son utilisation par une institution hospitalière ? Peut-on vraiment encore parler de « démarche d'*empowerment* » pour un « dispositif de logement accompagné » prévoyant « une prise en charge globale du patient » (et non plus de l'utilisateur !) ? (*Ibid.*, p. 47) « Autonomisation » ici s'imposait en son sens ordinaire, car tout vaut mieux en effet « pour des personnes souffrant de troubles psychiques » (*Ibid.*), qu'une hospitalisation, même si derrière cette autonomie laissée à l'utilisateur se cachent des raisons budgétaires. Et en effet, je crains que d'une manière générale faire de l'utilisateur un « acteur de sa prise en charge » soit dans la perspective de ce projet d'établissement, un moyen de mesurer ses actes à travers ceux des professionnels du GHU opérés sur lui, grâce en particulier à une « **refonte du dossier patient informatisé** », utile « tant sur un plan épidémiologique que financier. Il s'agit là d'une action majeure dans le contexte qui est le nôtre d'accompagnement de la réforme du financement des SSR [Soins de suite et de réadaptation] et de la psychiatrie ainsi que d'optimisation de nos recettes financées par la tarification à l'activité. » (*Ibid.* p. 57). La *tarification à l'activité* (fameuse T2A, dont tout le personnel des hôpitaux généraux se plaint), l'un des motifs les plus puissants avec les *neurosciences* et l'*informatisation* de la création de cette entité nouvelle qu'est le GHU, glissé comme en passant sous le titre : « Une richesse de données unique au monde » ! (*Ibid.*) Il faudrait analyser les ressorts de cette triple alliance. On comprendrait alors comment des questionnaires quantitatifs destinés à « mesurer la perception des patients » quant

ne suis ni historien ni sociologue. Tout juste témoin, de l'utilité en ce qui me concerne de l'existence de lieux institutionnels comme la Maison des Usagers (MDU), le Psycom ou le Lab-ah. Leur caractéristique est de permettre la participation plus ou moins étroite d'usagers et de professionnels à des actions communes. Et que ces lieux institutionnels ne soient pas des lieux de soins au sens strict n'empêche pas, bien au contraire, qu'ils tendent à rendre le pouvoir sur leur vie à des « personnes concernées ». Agir, œuvrer ensemble en effet avec des personnes qui vous demandent pour un objectif précis à remplir, permet de sortir d'un stérile dialogue intérieur, dont les entretiens avec les psys de tous bords courent le risque de n'être que des variations. Par la psychologie, disait en substance Alain, que je sois soignant ou soigné « je ne sais que moi », ce qui est peu par rapport au vaste monde, dont l'irruption dans cette visioconférence m'offrait le spectacle quelque peu halluciné.

J'ai parlé de mon insomnie. Mais la manière dont nous avons été accueillis par le Lab-ah est une seconde explication de mon regard distancié sur cette visio. Malgré toute leur bonne volonté, les responsables de cette équipe soudée n'ont pas encore acquis le même degré de culture de la collaboration avec des usagers que celui d'un organisme comme le Psycom. Bref, les circonstances ont fait que j'ai débarqué dans cette réunion, bombardé par deux professionnelles comme soutien des représentants d'un « collectif » d'usagers, qui de fait n'existait pas. Car comment nommer « collectif » un ensemble d'une quinzaine de personnes qui ne s'étaient jamais vues que sous la forme dispersée de trois sous-groupes ? Une rencontre individualisée avec nos deux recruteuses, qui n'avait certes rien de ce que j'imagine être un entretien d'embauche, nous avait permis de prendre connaissance des grandes lignes de leur projet. Elles nous le présentaient plutôt que nous nous présentions. Bon point.

Mais il n'empêche, que nous restions à l'état d'atomes face à cette équipe soudée, et qu'une autre manière de faire eût été possible réunissant pour présenter ce projet l'ensemble des usagers intéressés par cette réflexion sur l'accueil en milieu hospitalier. Cela aurait permis

---

à la qualité de ses soins doivent se fondre dans une « internationalisation de ses [du GHU] instruments de mesure de la qualité » destinée à la recherche. (*Ibid.*, p. 54-55) La question demeure de savoir dans quelle mesure une telle optique quantitative n'influe-t-elle pas (comme tout projet d'une société), sur des soins à prodiguer se devant d'être quantifiables. Quid des entretiens informels avec les infirmières ? Aucune place non plus n'est laissée dans ces questionnaires à une évaluation qualitative qui ferait apparaître ce qu'ils n'ont pas prévu. Par définition, l'évaluation quantitative réduit l'usager « acteur de sa prise en charge » à l'anonymat du simple individu. Voilà pourquoi je me retrouve davantage dans cette « mission » d'une « charte des environnements à l'échelle du GHU Paris » confié au Lab-ah et « fondée sur la co-construction et les recommandations des utilisateurs des espaces, patients et professionnels, dans le but de **rendre leur expérience de soin ou de travail plus qualitative.** » (*Ibid.*, p. 61) L'adverbe de quantité est sans doute placé ici pour signifier que les expériences quantifiables par des études statistiques, *L'Homme sans qualités* de Robert Musil, demeurent la norme. 1) Cf. Sophie Chartier « "Empowerment", un mot qui perd son pouvoir » in *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> août 2017 <https://www.ledevoir.com/societe/504673/empowerment-un-mot-qui-perd-de-son-pouvoir>.

de tisser des liens entre nous, que n'a pas tellement favorisé la formation de trois sous-groupes aussitôt dispersés la réunion close avec les architectes. J'étais à la dernière, au demeurant très conviviale, nos deux animatrices évoquaient ce qui s'était passé dans les précédentes. L'impression demeurait pourtant qu'elles conservaient la mainmise sur le projet un peu en contradiction avec leur ouverture proclamée sur le monde des usagers. De quelque manière que l'on tourne la question, notre avis s'avérait n'être que consultatif, même si l'épithète n'a jamais été prononcée. Il est vrai que nos deux designeuses avaient défini elles-mêmes leur profession comme étant celle de spécialiste du projet. Qu'elles se doivent de porter en grand nombre avec la plus grande efficacité possible face à nous usagers, qui n'avons de fait pas les mêmes responsabilités. Dont acte.

Ces remarques, je les veux constructives, car je sais de ne pouvoir les dire, les construire, et les écrire, que parce qu'il m'a été permis – par le Lab-ah – de répondre à l'appel à communication de ce colloque lancé *in the last slide* de la visio. Cela aucun professionnel de la santé stricto-sensu ne se l'autoriserait. Médicamenté par les chiâtres (aphérèse sur le modèle de « pitaine »), activité *ite missa est* par les art-socio-ergo-psychomot' (apocope généralisée), réveillé, saigné, réconforté, surveillé par les infirmières (féminisation abusive ?), mes pensées pensées cabanistiquement<sup>12</sup> à l'image des sécrétions d'une panse par les técécéistes (dérivation d'un sigle), jamais je n'aurai été jugé sur mes œuvres par aucun de ces psys (apocope généralisante). Rien que sur mes paroles. lalalangue. Certes, tous m'ont fait bon accueil, au demeurant spécifique à la famille dont ils se réclament – le técécéiste peut se permettre des choses que l'analyste ne peut pas et inversement. Mais l'on dirait que leur éthique professionnelle à tous, ne peut faire autrement que de m'entraîner dans un mouvement centripète où je n'aurai toujours à faire qu'à mes seules déterminations malheureuses à rectifier, c'est-à-dire soigner. De là provient qu'en leur présence, rien ne semble pouvoir être fait pour de vrai. La vraie vie est ailleurs, qu'ils ne font que nous indiquer.

---

<sup>12</sup> Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808) a commencé à penser le cerveau à partir d'une analogie avec l'estomac, deux organes à étudier en tant que tels. Que les moyens actuels d'exploration du cerveau des neuroscientifiques soient sans commune mesure avec ceux de la Société des idéologues du XIX<sup>e</sup>, n'enlève rien à ce que peut avoir de réducteur cette approche strictement biologique peu soucieuse en particulier du social. Mais pas seulement. On pourrait ainsi croire que l'utilisation des concepts d'attention focalisée, monophonique ou sérielle, opposés à une attention distribuée, polyphonique ou parallèle, tous empruntés aux neurosciences (cf. Jean-Marie Schaeffer, *L'Expérience esthétique*, Gallimard, 2015) rend caduque l'opposition des niveaux superficiels et hautement différenciés avec les niveaux profonds indifférenciés d'Ehrenzweig (*Op. cit.*, p. 357). Mais sans nier l'apport des neurosciences dont se sert Schaeffer, je trouverais dommage de se passer des travaux du psychanalyste des processus créatifs, seuls à même d'établir un lien direct avec ce que leur auteur appelle des « images poémagogiques », qui « dans leur immense diversité, reflètent les différentes phases et les différents aspects du processus créateur. » (*Op. cit.*, p. 225). L'image de Poe, que je vais plus bas solliciter, serait un exemple parmi d'autres d'une de ces descentes et remontées des profondeurs océaniques (variation sur le voyage aux Enfers), c'est-à-dire exploration du stade Océanique-maniaque, création propre d'Ehrenzweig.

En ces lieux de soins, l'impression se dégage ainsi, au stade où j'en suis de mon parcours de patient, d'un vase clos où l'essentiel s'en va alimenter un dossier médical. Je n'ose imaginer le nombre de pages à consulter, si je devais un jour retracer l'ensemble de ma carrière de malade psychique. Que chacun de ces psys m'ait aidé ou tenté de m'aider, je ne le conteste pas, mais une logique de face-à-face, y compris dans les activités de groupe, à chaque fois prévalait, où j'ai maintenant l'impression de me réfléchir en un miroir. La raison en est qu'à force de pratique, j'ai fini par épouser la logique de celui ou celle qui se mirait en moi pour mieux me comprendre, c'est-à-dire tout aussi bien se comprendre. Autrement dit, j'ai su de routine retourner l'asymétrie d'une relation en ma faveur. Je me sens plus libre face aux psys. Et nous commencerions presque à enfin pouvoir nous parler, si nous n'étions aspirés par ce gouffre d'un dossier médical s'écrivant sans moi et devant moi depuis que tout est informatisé, avec temps un temps d'entretien compté, comptabilisé pour un personnel ainsi routiné. Puisque le verbe existe, faisons-le vivre !

Petit retour en arrière. Flashback. Analepse. Entraîné par le tourbillon de la psy (apocope essentialisante), littéralement siphonné, je contemplais d'un œil lucide et parfois amusé cette infernale descente dans l'abîme. La force de ce vortex en train de m'avalier me faisait délirer. Ma décision d'entrer à la Maison des usagers, avec l'idée vague de faire profiter d'autres que moi d'une expérience que je croyais acquise m'a sauvé. J'en avais fini de parler pour parler, car je commençai d'œuvrer dans un lieu qui s'avéra être une centrifugeuse. Je veux dire qu'« un grand changement eut lieu dans le caractère du tourbillon », coup de Poe dans son *Histoire extraordinaire* « Une descente dans le Maelstrom »<sup>13</sup>. Car me devant de présenter la schizophrénie en quelques mots à des visiteurs, je dus lire des ouvrages de la littérature chiatrique aussi peu pensés qu'écrits à mes yeux de profane. Et m'étant ainsi informé sur la maladie en général, je pus alors communiquer, par l'intercession du Psycom, sur la mienne en particulier à un plus large auditoire notamment d'étudiants ou de professionnels lors de quelques colloques et séminaires. C'était faire pour de vrai. Ces lectures publiques réussies me donnèrent l'idée d'écrire des textes plus ambitieux toujours tirés de mon expérience de la maladie. Des discussions avec leurs préfaciers achevèrent de me mettre sur un pied d'égalité avec les professionnels de la santé. Ces livres publiés devinrent réalité et des lecteurs rencontrés me convainquirent qu'il était fou de me ranger à ce point sous ce que je croyais être la droite raison. C'était me sentir libre pour faire la part de ma folie par la création de métoplasmes et néologismes en un début de babélisation contrôlée. Le schizo et *sa* langue. L'aube commençait

---

<sup>13</sup> Edgar Poe, « Une descente dans le Maelstrom » in *Histoires extraordinaires*, Garnier, 1962. p. 217. Traduction de Baudelaire.

à poindre, quand je m'aperçus que le reflux du courant m'avait ramené à la surface des flots maintenant égalisée. Là-bas brillaient les fanaux de trois pêcheuses d'usagers qui me recueillirent en leur embarcation. J'avais vieilli de plus de trente ans au cours de cette terrible traversée.

Rien ne résumerait mieux la philosophie de cette troisième institution à vocation centrifuge que l'expression de *Poïétique de l'hospitalité*, titre d'un ouvrage à paraître et coordonné par sa directrice, qui m'a fait l'honneur d'y contribuer. Puis-je lui suggérer d'instaurer cette routine, que je vois fonctionner au Psycom, de faire suivre systématiquement la préparation d'une action d'un de ses usagers à l'extérieur, comme cette participation à une visio, d'un échange, qui nous permettrait non seulement de décompresser, mais de participer un tant soit peu à la vie de l'équipe ? Ou alors de mettre à disposition des usagers, qui pourraient ainsi se joindre, la liste, et non *listing*, de tous les participants d'un projet avec leurs courriels. J'avoue que j'ai été choqué que la visio s'achevât sans me laisser la possibilité d'en parler avec aucune de toutes ses « personnes concernées ».

Ces demandes seront peut-être prises en compte. Mais que le Lab-ah ne s'enferme surtout pas dans des routines ! La participation des usagers à de tels Organismes hospitaliers à but non curatif (OHNC) est un des effets lointains de la force subversive d'une psychiatrie institutionnelle, jadis portée par la pensée et la volonté de « faire avec » les patients, mais aujourd'hui figée dans une stricte séparation des soignants et soignés, qui ne produit plus que du blabla. La Maison des usagers, le Psycom et le Lab-ah, déchargés d'une mission de soins proprement dite, peuvent donc plus facilement inventer leurs propres règles de fonctionnement avec les usagers qu'elles accueillent pour la mise en œuvre de projets communs. De quoi relire à nouveaux frais Citrouille-amère, Ehrenzweig et Wittgenstein !

### **Coda : Poursuite de ces idées à partir d'un second projet du Lab-ah**

On pourrait croire que cette sortie d'un entretien infini avec les psys par l'implication dans une création collective ou non ne peut concerner que des patients transformés en usagers, c'est-à-dire engagés dans une démarche de rétablissement. La participation en tant qu'usager à un second projet piloté par le Lab-ah (avec déjà des lieux d'expérimentation), provisoirement nommé « espace d'apaisement »<sup>14</sup> m'assure du contraire. L'« identité » de cet

---

<sup>14</sup> Présenté ainsi dans le *Projet d'Établissement* : « Le GHU expérimentera la mise à disposition d'**espaces d'apaisement ou de répit psychique** et des nouvelles pratiques de soins permettant de contenir la crise. Les

espace est d'ailleurs « en cours », avec une proposition de le nommer « espace ressource » ou « de ressource ».<sup>15</sup> Mon rôle d'usager dans ce projet est celui d'un regard extérieur, pouvant donner son avis sur ses orientations. La volonté de ses concepteur.trice.s est d'offrir à des patients hospitalisés un lieu pour s'échapper de l'hôpital, au sens figuré de l'expression bien entendu. Son « étude épidémiologique » (non dénuée d'arrière-pensées budgétaires, car cet espace pourra « influencer » sur « les effectifs en personnel ») « sera d'évaluer [son] efficacité [...] sur le recours à l'isolement avec ou sans contention, avant et après [sa] mise en place. ». Peut-être pourrait-on en résumer sa philosophie, par la possibilité laissée ouverte aux patients d'un service (quelques-fois fermé) de se transformer en usagers d'un espace, où ils pourront trouver, par exemple, une « banquette pour méditer, se reposer, rêvasser et échanger avec les soignants » (je note que les conditions de cet échange se rapprochent ici de celles de la psychiatrie institutionnelle) ; une « alcôve pour lire et se balancer » ; un « bureau pour écrire et dessiner » [avec en plus] un « tableau d'expression libre », le tout pensé en termes de couleurs et de lumières, voire de sons, avec « système enceinte et vidéoprojecteur » et « ambiance lumineuse variée [avec] possibilité de régler les couleurs et intensités par sous-espace ». Bref, lieu d'échappatoire par l'imagination et la création (si minimale soit-elle ce qui est fait là diffère de la communication), en contraste avec l'ennui et le désœuvrement qui règnent dans les locaux aseptisés et étroitement surveillés dont il dépend.

Y serait en quelque sorte garanti un droit d'asile du patient en un lieu sanctuarisé, et par-là paradoxalement plus hospitalier que l'hôpital, dont il fait spatialement partie, mais avec des privilèges extraterritoriaux.

Je n'ai pu vivre l'expérience de cet espace, dont la logique est en cours d'élaboration, mais je crois pouvoir reconstituer l'affect d'un patient qui y pénétrerait, à partir d'un très lointain souvenir de ma première hospitalisation. Je découvrais une nouvelle chambre après un transfèrement du service le plus inhospitalier que j'ai connu vers un autre à peine plus accueillant, quand m'approchant de la fenêtre, mon regard porta du deuxième étage sur un morceau de pelouse, coincé entre le pavillon et le mur d'enceinte de l'hôpital, mais inondé de soleil rehaussant le vert d'une herbe grasse tout juste trempée par une courte averse. Je n'avais pas vu un brin de nature depuis au moins un mois. Azur, Azur, Azur, Azur, ai-je alors paradoxalement et fort approximativement pensé, en référence aux derniers mots de

---

travaux conduits par le laboratoire de l'accueil et de l'hospitalité (Lab-ah), laboratoire d'innovation par le design ainsi que par la Chaire de philosophie du GHU Paris contribuent à ces expérimentations. » (*Op. cit.*, p. 41).

<sup>15</sup> Source « Groupe espace apaisement, Comité de pilotage "isolement/contention", 2 décembre 2021 » (document interne au GHU Paris Psychiatrie & Neurosciences, généré par le Lab-ah).

« L'Azur », poème de Mallarmé que j'étudiais alors. Je m'échappais, aussi longtemps que j'ai été capable de soutenir cette vision. Plus d'une minute ? Je ne sais pas, le temps s'était arrêté. Le regard esthétique est celui d'un éternel présent. Je n'ai pas cherché à retenir ce moment de grâce de quelconque façon, en un modeste haïku, par exemple, ce que je ferais peut-être maintenant. Non, je m'étais contenté d'isoler et nommer quelque chose de beau, si humble soit-il, qui rompait avec une sordide réalité.

À strictement parler, le regard poétique, si je puis nommer ainsi ce que ne cesse de décrire Ehrenzweig dans son œuvre, serait celui du poète, par exemple Mallarmé, voyant venir à lui l'idée entière d'« Azur » en une vision différenciée, à désormais porter au jour par l'écriture. Je note cependant que mon regard esthétique, non créateur, mais peut-être créateur de multiples vues (paysages ou tableaux), savait au moins s'abstraire d'une situation. Et que ce qu'il réveillait, il le faisait avec un plaisir aussi vif que celui d'un peintre ou d'un poète. En cela, il partage un trait de parenté avec ce qu'Ehrenzweig décrit par sa « réalité maniaque-océanique », celle notamment du mystique et de l'artiste. Je le dis pour montrer que le terme « maniaque » n'a pas à être nécessairement accolé avec l'idée d'une manifestation délétère à soigner. Je le fais inspiré par la psychanalyse appliquée d'Ehrenzweig, non à la réalité clinique, mais à la réalité esthétique et plus précisément aux processus créatifs.

« Espace d'apaisement », « Espace ressource ou de ressource » ? Oui, si apaisé s'oppose à « sédaté », car trouvé dans la mobilisation d'un ordre caché de l'inconscient (manifesté en particulier dans l'art ou la mystique), c'est-à-dire non chaotique. Tel est l'apport d'Ehrenzweig à la psychanalyse : montrer un autre aspect de l'inconscient et de l'état maniaque. Que ses concepts soient utilisables en psychiatrie non seulement en art-thérapie, mais aussi à l'occasion de la création de ces espaces d'apaisement pourrait se déduire de cette phrase de *L'Ordre caché de l'art* : « La vision de surface est disjonctive [c'est-à-dire de type ou bien ou bien], tandis que la vision profonde est conjonctive et sérielle. »<sup>16</sup> Ehrenzweig parle bien entendu du créateur, dont « la vision profonde [inconsciente] peut servir d'instrument de précision pour balayer des structures de vaste envergure qui offrent un grand nombre de choix. »<sup>17</sup>

Je me mets, moi, une nouvelle fois tout simplement à la place du patient, qui dans le cadre d'un service fermé, n'a le choix qu'entre sa chambre ou le couloir, qu'entre son lit ou la salle télé. Lorsqu'il pénètre dans l'espace d'apaisement, il se retrouve alors devant une (relative) profusion de meubles et d'objets divers, c'est-à-dire se confronte à une « structure

---

<sup>16</sup> *Op. cit.*, p. 67.

<sup>17</sup> *Ibid.*

sérielle »<sup>18</sup> qui dans l'esprit de ses concepteur.trice.s, n'a rien d'angoissante, bien au contraire. De multiples possibilités lui sont ouvertes en un coup d'œil, dont il usera à son envie pour retrouver des instants de bonheur perdus, voire créer une œuvre de ses mains, celle-ci se limitât-elle à une reprise ou prise de conscience de son corps par l'utilisation des « oiseaux à doigts très appréciés », pour les sensations d'« équilibre » et de légèreté » qu'ils procurent.<sup>19</sup> Yang Luchan, fondateur de la forme la plus répandue du Taiji quan, empêcha un jour, dit-on, de s'envoler un moineau posé sur sa paume en lui retirant tout appui, par le seul fait de relâcher sa main dès que l'oiseau tentait d'y prendre appui pour prendre son élan. Se voit à travers cette belle anecdote les images inconscientes de maîtrise de soi qu'est capable de véhiculer ce beau jouet en bois, unique matériel d'un petit jeu d'adresse, proposé entre autres en ce lieu.

Tout l'*Ordre caché de l'art* prône une éducation artistique allant de pair avec une meilleure relation avec soi-même. Ses propositions de guider l'enfant dans ses dessins à travers une exposition aux œuvres de Matisse, Klee ou Miró, veulent protéger la force de ses débuts. Au plus loin du culte de l'expression libre, Ehrenzweig prône un dialogue harmonieux, apaisé, entre la conscience et l'inconscient à travers un apprentissage du *scanning* ou balayage inconscient. Voilà ce qui pourrait guider certaines pratiques de la psychiatrie.

Les premiers retours d'expériences des chambres d'apaisement se montreraient à cet égard prometteurs. Sur le terrain, existe en effet aujourd'hui, en cette phase d'expérimentation, un dialogue entre les professionnels directement concernés tout aussi bien que les chercheurs, dont un anthropologue, avec ceux qui essuient les plâtres ou plutôt des surfaces savamment colorées. Ce n'est pas moi qui irai contre ce faire-avec. Patients ou usagers de ces espaces investissent d'autant mieux ces espaces d'apaisement qu'ils sont nouveaux pour eux et qu'on leur demande leur avis. Sans référence à Ehrenzweig, a donc été mis en place les conditions, d'un dialogue harmonieux et apaisé entre le conscient et l'inconscient prôné par le psychanalyste des processus créatifs.

Mais gare à l'institutionnalisation de ces nouveaux lieux. Une fois ces espaces installés, des routines mises en place, le dialogue risque de n'avoir plus lieu d'être, comme disparaîtra la force subversive de ce projet porté avec conviction. Si existe un *scanning* ou balayage inconscient, dont faire l'éducation par des moyens forcément indirects, non méthodiques, et cependant revendiqués, c'est aussi parce que la pensée consciente a tôt fait de recouvrir l'ordre caché de l'inconscient. Tout est toujours à recommencer en un monde éternellement mouvant, où tout ce qui nouveau est menacé d'usure. L'éducation poétique

---

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Document cité GHU-Lab-ah.

permet de faire plutôt que dire, pour habiter l'instant présent. Car, le poïétique se distingue de l'effet de communication, qui toujours le menace.

Philippe Cado, février 2022

[philippe-cado@orange.fr](mailto:philippe-cado@orange.fr)

### **Trois OHNC (Organisme hospitalier à but non curatif) :**

La prison pourrait être un excellent terrain d'essai pour exercer ses talents sociaux. Pour Malinowski, on peut en général mesurer la santé d'une société au nombre des « institutions » semi-indépendantes qui autorisent, et même invitent, le citoyen à exercer ses talents sociaux, au lieu d'être le sujet passif d'une administration publique centrale. Dans l'état actuel, les prisons développent en fait des sous-administrations criminelles qui agissent sous le couvert. On ferait un pas essentiel si l'on organisait ces sous-administrations criminelles en « institutions » semi-autonomes – au sens de Malinowski – que le prisonnier pourrait manipuler pour son propre avantage, et qui développeraient son habileté.

Anton Ehrenzweig, *L'Ordre caché de l'art*, p. 303.

Comparaison avec l'hôpital psychiatrique, « toutes choses égales par ailleurs », il va de soi.

**Le Lab-ah :** « Le lab-ah est le laboratoire d'innovation culturelle par le design du GHU Paris. Fondé et dirigé depuis 2016 par Carine Delanoë-Vieux et Marie Coirié, le lab-ah s'appuie sur les compétences du design et du développement culturel pour concevoir et produire des expérimentations autour de l'accueil et de l'hospitalité, avec les usagers de l'hôpital : patient·e·s, familles et professionnel·le·s. Le lab-ah intervient principalement selon trois modalités d'action : les chantiers d'attentions, les labos du lab-ah, et une programmation scientifique et culturelle. »

Source : <https://www.ghu-paris.fr/fr/le-lab-ah>

**La Maison des Usagers** : « La Maison des Usagers\* du GHU Paris psychiatrie et neurosciences, situé sur le site Sainte-Anne, est un lieu de soutien, d'entraide et de relais en e-santé mentale pour les patients, les proches et les aidants naturels. Accès gratuit et sans rendez-vous.

\* La Maison des Usagers est accessible aux Personnes à Mobilité Réduite (PMR). »

Source : <https://www.ghu-paris.fr/fr/la-maison-des-usagers>

**Le Psycom** : « Psycom, est un organisme public d'information sur la santé mentale et de lutte contre la stigmatisation. Il a pour objectif de faire de la santé mentale l'affaire de toutes et de tous. »

Source : <https://www.psycom.org/nous-connaître/nos-missions-et-valeurs/>

Bibliographie. Aperçu sur mes propres textes :

Philippe Cado

*Le jour où je me suis pris pour Stendhal*. Paris : Eyrolles, 2012.

*L'enfant de la télé : Abécédaire d'une schizophrénie*. La Neuville-aux-Jôutes : Jacques Flament Éditions, 2015.

« Une question d'équilibre » in ARVEILLER, Jean-Paul, DURAND, Bernard, et MARTIN, Brice (Sous la direction de). *Santé mentale et processus de rétablissement*. Nîmes : Champ Social, 2017. p. 130-136.

« Une chambre à soi ». Article mis en ligne sur le site de *Santé Mentale*, le 24 janvier 2020.

<https://www.santementale.fr/exclusivites/recus-a-la-redaction/une-chambre-a-soi.html>

*Pierre ou l'ambivalence : Une passion des contraires*. Saint-Chéron : Éditions Unicité, 2020.

« Un texte à soi » (extrait). Article mis en ligne sur le site de *Santé Mentale*, le 24 mai 2021.

<https://www.santementale.fr/2021/05/un-texte-a-soi/>

*Après le vide. D'un esprit réorienté par un corps soudain dansant.* À paraître prochainement aux Éditions Unicité.